

Lo père Ancet et lè dou novicints

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 40

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185356>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

remplace l'ancien dîner, si bien qu'il a fallu avoir recours à un premier déjeuner.

Il n'y a pas de raison pour que le mouvement s'arrête, et comme on ne peut prolonger indéfiniment la journée, il est probable que dans une vingtaine d'années on ira au théâtre avant dîner. La mode des matinées dramatiques est un premier symptôme de cette transformation des habitudes. Quand elles commenceront à quatre ou cinq heures, le dîner aura tout à fait remplacé l'ancien souper et l'on sera revenu aux usages du XVIII^e siècle. Il n'y aura que les noms de changés.

Lo père Ancet et lè dou novieints.

Lo père Ancet et se n'ami Canule étiont z'u on dévai lo né baire quartet à la pinta et lài troviont Melon et Cudron qu'èin aviont dza onna bombardäie po cein que l'aviont golliaassi tota la vepráo, et l'étiont quie à sè vouáiti, lè cãodo su la trabilia, tot ein metteint à la choita cauquiès verrá dè penatset. N'iavá nion què lè quatre dein la tsambra à báirè, et tandi que lo père Ancet et Canule dévezávont dái vôtès dào mái dè Má, lè dou z'altro que sè cáisí-vont dza du grand teimps, coumeinciront à dondá et lè vouáiquie bintout appliatrá su la trabilia, à sonicá (droumi) coumeint dái toupins et à fèrè dè la musiquá. Melon fasái dái ranquemelláitès tot coumeint lè grossès z'orguès ; fasái la bassa ; tandi que Cudron tagnái lo premi et sicliávè coumeint la bise que s'einfatè pè lè djeintès de 'na porta, et cein gravávè à Ancet et Canule dè s'ourè dévezá.

— « Ne faut láo fèrè 'na farça, se fe lo père Ancet, qu'étái gaillá risolet. »

L'étái dein lo teimps iò on n'éclliáirivè pas onco lè cabarets avoué lo gáse, lo pétrole et la noline ; on avái finnameint dái tsandélá ein fer blanc et ein bou et dái tsandálès dè dix à la livra, que fasont dái motsons à ne pas vairè onna gotta.

Lo père Ancet fe don : No faut détieindrè la tsandála et fèrè état dè djui ái cartès !

L'est cein que friont ; et après avái socliá, qu'on ne vayái pas on istièrè, vu que lè contréveints étiont cliou et que fasái né, sè mettiront à boeilá : Pique !... Carreau !... Quaranta dè fou !... Lo re !... et tapávont su la trabilia que cein fasái on boucan à reveilli on moo. Assebin lè dou z'eintoupená láivont la tэта, sè frottont lè ge, tot ébahi dè ne pas vairè bé et d'ourè lè z'altro fèrè : veingt dè tréfle !... A mè la derráire !...

— Es-tou quie, Melon, se fe Cudron ?

— Oi, et tè ? ká ne vayo rein dào tot.

— Mè non plie ! Oh mon Dieu, su avãoglio !

— Pique atout ! se fasái Canule.

— Oh ! ma pourra fenna, que vein-no déveni, se desái Melon ?

— Lo dix est bon, l'ásse est dza avau, desái lo père Ancet.

— Oh ! te possiblio ! fasont lè dou bornicans, Ancet, Canule, einmená-no se vo plié, ne sein ti dou novieints !

— Binocle !

Enfin lè dou farceu ne puront pas sè rateni, coumeinciront à recaffá et à sè rebattá ; rallumiront la tsandála et lè dou z'altro, conteints dè revairè bé, mã vergognáo d'avái étá attrapá, sè ramassíront tot motsets ein einsurteint lo père Ancet et Canule que ne poivont pas s'arretá dè sè toodrè lo veintro.

L'homme aux pommes de terre.

(Fin.)

Le lendemain de la bataille, à quatre heures du matin, Napoléon sortit de sa tente, qui avait été dressée sur le champ de bataille même, et, se promenant autour des bivouacs du quartier-général, seul, à pied, et, chose extraordinaire, sans chapeau, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde : sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Sur les six heures, il se mit à parcourir le terrain pour voir si l'administration de l'armée avait fait son devoir. On était au moment de la récolte ; les blés étaient très hauts, et l'on ne voyait pas les hommes couchés par terre ; de sorte que plusieurs de ces malheureux blessés, qui n'avaient point été aperçus la veille, avaient, en guise de signal, mis leur mouchoir au bout de la crosse de leur fusil, fiché en terre du côté de la baïonnette, pour qu'on vint à leur secours.

Napoléon alla lui-même à chaque endroit où il aperçut un de ces signaux, parla aux blessés qui s'y trouvaient, et ne voulut pas retourner à sa tente avant que le dernier n'eût été enlevé.

Napoléon, rebroussant chemin, revint au milieu de ses troupes, qui commençaient leur mouvement pour suivre l'ennemi en pleine retraite ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut un soldat qui semblait se diriger vers lui : son costume avait quelque chose d'étrange.

La tête empaquetée dans des langes qui ressemblaient assez aux turbans des mamlucks de la garde, ce blessé avait sur les épaules un dolman richement brodé qui provenait de la dépouille de quelque officier supérieur autrichien, et portait un large pantalon de toile blanche fermé au-dessus de la cheville, comme les portaient les grenadiers de la garde en campagne.

— Qu'est-ce que cette mascarade ? dit Napoléon en fronçant le sourcil.

— Mon empereur, s'écrie le soldat en faisant le salut militaire, *me revoilá !*

— Ah ! ah ! fit Napoléon, se doutant bien à ce langage que cet homme, malgré sa mise hétéroclite, devait être un de ses grognards privilégiés ; comment t'appelles-tu ?

— Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi ; mon empereur ?

— Comment veux-tu que je te reconnaisse ainsi fagotté ?

— C'est vrai ; je dois avoir l'air d'un Turc d'Egypte. Ce sont ces farceurs de carabins qui m'ont déguisé ainsi, hier au soir, après m'avoir ficelé la tête pour que je n'en perde pas les morceaux ; mais j'ai mieux aimé vous voir aujourd'hui que de me rendre à l'hôpital, persuadé que cela me ferait plus de bien.

— J'en suis enchanté ; mais tout cela ne me dit pas qui tu es ?

— Je suis l'homme aux pommes de terre, dit le soldat d'un ton mystérieux, en baissant la voix et se rapprochant de l'empereur : vous savez... avant-hier... c'est moi qui...

— Ah ! c'est toi ! se hâte d'ajouter Napoléon pour empêcher ce soldat d'en dire davantage ; tu as donc été blessé grièvement à la tête ?

— Un rien du tout : trois coups de latte sur la *coloquinte !* Sans ma queue tout de même, ce grand *Lansmann* me décollait la boule ; j'ai senti le moment où je n'avais plus qu'à me baisser pour la ramasser. C'est égal, j'avais mérité pire que ça !